

passager, rejoindre son port d'attache. La traversée fut charmante.

Je comptais aller passer mon congé près de ma mère qui s'était retirée à Nancy, mais je ne pouvais pas traverser Paris sans y prendre langue, sans voir un peu ce qu'était devenue la capitale sous le régime nouveau dont jouissait la France, pour lequel j'avais voté et pour lequel je nourrissais déjà des sympathies que ni le temps, ni ses malheurs, ni ses fautes n'ont, d'ailleurs, altérées. J'avais même l'ambition d'être reçu par l'Empereur.

J'allai tout d'abord voir, au ministère de la Guerre, le colonel Trochu, qui y occupait une situation importante. Il était directeur adjoint du personnel, aux côtés du général Peyssard qui, toujours malade, lui laissait toute la responsabilité, et aussi tout le prestige, de ces hautes fonctions. Depuis notre campagne de Mascara, j'avais conservé avec lui des rapports dont sa supériorité de grade et d'âge n'atténuait pas la cordialité. Il me reçut à bras ouverts, et voulait absolument me faire rentrer en France, en me laissant le choix de mon régiment. Mais j'avais engagé ma parole au Gouverneur général et je dus résister à ses amicales instances. Le ministre de la Guerre, le maréchal de Saint-Arnaud, m'accueillit, lui aussi, comme un ancien compagnon d'armes d'Afrique. Il me retint à déjeuner et me présenta à la maréchale, que je ne devais plus revoir que quarante ans après ce jour-là.

Enfin, j'allai voir le camarade Fleury, alors au comble des honneurs et de la fortune. Colonel des Guides, dont le magnifique régiment constituait encore la seule garde personnelle du Souverain, aide de camp de l'Empereur, premier écuyer, et remplissant par le fait déjà les fonctions de la grande charge de la Couronne de Grand Écuyer, qu'il conserva jusqu'à la fin de l'Empire, il était, par-dessus tout et avant tout, l'ami personnel de

l'Empereur. La Cour habitait Saint-Cloud. Les Guides étaient casernés à côté du Château, et leur colonel occupait un pavillon qui dépendait du palais, de façon à se trouver toujours sous la main de l'Empereur.

L'ancien sous-officier de spahis était devenu un tout à fait grand seigneur, qui portait la tête très haut sur la cravate, regardait les gens un peu au-dessus de leurs cheveux et les tenait à distance par une politesse un peu hautaine. Ce n'était plus le bon enfant d'autrefois, mais c'était pourtant toujours un très aimable homme avec qui, d'ailleurs, je conservais les distances si démesurément accrues. Il était pour moi, sans jeu de mots, un guide tout trouvé, pour mes premiers pas dans ce monde brillant, où ma sauvagerie africaine était tout à fait dépaysée et dont j'ignorais les usages et l'étiquette. Je lui témoignai mon désir de présenter mes hommages à l'Empereur, et le priai de me dire si je devais adresser une demande d'audience, qui me paraissait un peu bien solennelle.

— C'est bien, me répondit Fleury ; tenez-vous tranquille ; je parlerai de vous à l'Empereur et je vous ferai connaître ses ordres. Ne partez pas avant d'avoir reçu un mot de moi.

Ce mot, j'allai l'attendre à Paris.

La grande ville, à cette époque, était bien différente, hélas ! de celle que nous voyons aujourd'hui. Elle saurait le calme qui avait succédé à tant de troubles, le silence qui avait succédé à tant de discussions passionnées, la sécurité qui avait succédé à tant d'émeutes, la richesse qui avait succédé à tant de misères. Paris semblait ne faire qu'un avec la France, heureuse d'être sortie des incertitudes du lendemain, pour acclamer le régime qui la rassurait sur l'avenir. Les esprits paraissaient sages, rassis. Les gens paraissaient contents et riches. Que d'entrain ! Que de gaieté ! Quelle impulsion donnée au commerce, à l'industrie, au travail ! On était

au commencement des grandes entreprises de chemins de fer, des grands travaux d'édilité, et dans la rue, on ne rencontrait que des gens à la veille de faire fortune. Peut-être voyais-je tout cela un peu subjectivement, et peut-être transportais-je sur les choses extérieures le rose qui était dans ma vie. Mais mon pays, à ce moment, me parut arrivé au comble de la grâce et de la force.

Enfin, je reçus à mon hôtel, non pas le mot promis par Fleury, mais bel et bien une invitation à dîner au château de Saint-Cloud, pour le jeudi de la semaine suivante. Au bas de la carte, se trouvaient deux mots qui m'intriguèrent singulièrement : « EN FRAC. »

Arrivant du fin fond du désert, ignorant les habitudes de la Cour et même du grand monde parisien, éloigné de France depuis mon enfance, je m'imaginai que le « frac » était un costume spécial pour les cérémonies officielles. On me détrompa bien vite en m'apprenant que ces mots « en frac » voulaient simplement dire « en habit noir ». Je n'avais pas d'habit noir ; qu'en aurais-je fait à Boghar ou à Laghouat et même en Algérie, où la tenue militaire était de rigueur ? Et puis, je pensais jusque-là que mon uniforme de chef d'escadrons de spahis, que je continuais à porter, quoique je comptasse au 5<sup>e</sup> de hussards, était à la hauteur de toutes les circonstances de ma vie.

Il me restait cependant le temps de me faire faire un habillement de soirée tout à fait irréprochable. Le fameux jeudi arrivé, je le revêtis. Résigné à tous les luxes, j'avais frété un coupé de louage qui devait m'emmenner, m'attendre et me ramener. Enfin, comme il faut être prêt à toutes les éventualités, comme on ne sait ce qui peut arriver, j'avais inséré dans la poche gauche de mon gilet la forte somme de 40 francs, deux louis. Il ne fallait pas moins, pensais-je, pour aller chez l'Empereur.

J'arrive à Saint-Cloud. Je vais chez Fleury qui, dès qu'il m'aperçoit, me fait cette observation :

— Pourquoi venez-vous ici en bourgeois ?

— Mais, mon colonel, c'est pour me conformer à l'invitation. Il y avait « en frac » sur la carte.

— C'est une formule dont il ne fallait pas tenir compte. Ici, rien n'est mieux porté que l'uniforme.

— Si je l'avais su, j'aurais fait l'économie de mon habit, par exemple.

L'opulent Fleury sourit avec condescendance et me conduisit dans le salon d'attente où les invités étaient reçus par le service, c'est-à-dire l'aide de camp, l'officier d'ordonnance, le chambellan, l'écuyer et la dame d'honneur qui étaient en fonction auprès des Souverains. C'était la première fois que j'approchais l'Empereur. Je l'avais vu de très loin, en 1849, lorsqu'il n'était encore que président, passant à cheval sous l'uniforme assez bizarre de général de la garde nationale, portant sur son chapeau une sorte de plumet de tambour-major composé de plumes bleues, rouges et blanches. Je l'avais vu d'un peu plus près, mais encore confondu dans la foule, à une de ses réceptions de l'Élysée, où m'avait mené la même année mon excellent chef, le colonel Bavière. Mais ici, c'était plus sérieux. J'allais lui être présenté. Il allait savoir mon nom, m'adresser la parole, et sincèrement, j'étais plus gêné dans ce salon de Saint-Cloud que devant un gros de cavalerie arabe à charger.

Quelques minutes avant sept heures, un huissier, ouvrant la porte à deux battants, cria : L'Empereur ! Et Napoléon III apparut, donnant le bras à l'Impératrice. Le chambellan de service nomma les invités à Leurs Majestés. Ces invités n'étaient pas nombreux. Il n'y avait que le comte Bresson, préfet du Nord, et moi. L'Empereur m'adressa une phrase qui évidemment devait être très aimable, mais que je n'entendis pas. Je

bredouillai quelques mots qui ne signifiaient absolument rien. Et tout le monde suivit les Souverains dans la salle à manger. Dans les grands dîners, quand l'Empereur et l'Impératrice se plaçaient l'un vis-à-vis de l'autre, on se contentait généralement d'indiquer quatre places, deux à droite et à gauche de l'Empereur et deux à droite et à gauche de l'Impératrice. Les autres convives se plaçaient à leur convenance. Cette fois-là, c'était un dîner d'intimité. L'Impératrice s'assit à côté de l'Empereur, à sa droite. Le comte Bresson prit place à la gauche de l'Empereur, et moi à la droite de l'Impératrice.

En face de l'Empereur, jouant, par conséquent, le rôle de maîtresse de maison, était placé le maréchal Vaillant, grand maréchal du palais. C'était un homme d'infiniment d'esprit, qui tournait des petits billets avec beaucoup d'humour et de saillie, mais qui, pour se donner l'apparence d'un vieux grognard, affectait des manières brusques, un ton sec, et au fond, se rendait ainsi parfaitement désagréable. Il était bien autrement intimidant que l'Empereur qui, lui, au contraire, était rempli de bonhomie et de simplicité, respirait la bonté et s'appliquait manifestement à mettre tout le monde à l'aise autour de lui. L'Impératrice était alors dans toute la splendeur de son éblouissante beauté, et l'Empereur ne cherchait pas à dissimuler, même en public, les sentiments très passionnés qu'elle lui inspirait.

La conversation ne pouvait pas être intéressante. L'Empereur et l'Impératrice interrogeaient; les convives répondaient. Le maréchal Vaillant, cependant, m'adressa quelques questions sur l'Algérie, où il était resté assez longtemps comme commandant supérieur du génie. Je ne me doutais guère que, quelques années plus tard, cet excellent maréchal retarderait, de plusieurs mois, ma nomination de colonel. Je répondis de mon

mieux, mais je voyais bien que l'Algérie, en général, et le Sud, en particulier, n'étaient pas un objet de préoccupation quotidienne pour l'Empereur. Sa pensée était ailleurs. Déjà, avaient surgi les difficultés orientales qui devaient aboutir à la guerre de Crimée, et en prévision des complications futures, on tenait l'armée en haleine. « Eh bien, Fleury, demanda Napoléon III, êtes-vous allé aujourd'hui à Satory, comme vous l'annonciez hier, afin de voir manœuvrer la division Renault? » Ce nom de Renault évoquait en moi les souvenirs de Mascara, car il s'agissait d'un des héros de la campagne, le fameux Renault l'arrière-garde. « Oui, Sire, répondit Fleury. Les troupes sont superbes; quant à leur général, il est extraordinaire, il croit absolument que c'est arrivé. Ce matin, il avait un ordre à faire porter à l'un de ses colonels. L'aide de camp qu'il en avait chargé partit au galop, pour joindre le colonel par le chemin le plus court. Il n'avait pas fait vingt-cinq mètres que le général s'élançait derrière lui, en lui criant, avec les signes de l'émotion la plus vive : « Capitaine, où allez-vous par là? Vous allez vous faire tuer. Vous ne voyez donc pas que vous êtes sous le feu de ce bataillon? Prenez par ici, et filez prudemment à l'abri de ce petit bois. » L'émoi de Renault l'arrière-garde amusa tout le monde.

Après le dîner, on passa dans le salon, où le café fut servi et où les groupes se formèrent d'après les affinités particulières. La tête encore pleine des souvenirs racontés sur la rigidité du cérémonial qui régnait à la cour de Napoléon I<sup>er</sup>, j'étais à la fois surpris et charmé de l'aisance et du laisser-aller de bon ton que je rencontrais dans ce milieu si nouveau pour moi. Mais comme je n'avais d'affinité particulière pour aucun des groupes, je restais seul, assez embarrassé de ma personne, appuyé contre une porte et regardant, d'ailleurs, de tous mes yeux. Le colonel Fleury était allé, avec d'au-

tres personnes de la Cour, faire un tour au fumoir, car dans le salon, devant l'Impératrice, l'Empereur seul avait le droit de fumer son éternelle cigarette.

En rentrant, me voyant seul dans mon embrasure, mon ancien camarade me demanda si je voulais faire une partie d'écarté. Machinalement, je remerciai, sans savoir pourquoi, car, avec mes deux napoléons dans ma poche, je croyais pouvoir tout me permettre. Je fus bien inspiré, car, en se mettant à la table de jeu, Fleury poussa devant lui dix louis, et son partenaire en fit autant. Cela ne dura pas longtemps. Au bout de trois ou quatre parties, le colonel des Guides se levait, allégé de six cents francs.

Par les fenêtres ouvertes, nous arrivaient l'air frais du soir et la bonne odeur des bois. Il nous arriva encore autre chose, car, vers dix heures, un ballon d'enfant, parti je ne sais d'où, pénétra dans le salon et vint rouler aux pieds de l'Impératrice qui, assise sur un siège fort bas, le renvoya d'un grand coup de pied, avec une gaminerie tout à fait charmante. Le ballon bondit et alla éteindre une bougie. Ce fut pour ainsi dire le signal d'un jeu tout nouveau auquel les familiers, et l'Empereur lui-même, prirent part. Il s'agissait de lancer, avec le pied, le ballon sur les lustres et les candélabres, de façon à éteindre les bougies allumées. Le jeu cessa pourtant avant l'extinction générale, car c'eût été manquer par trop de décorum, sinon d'originalité, que de nous réduire à nous retirer à tâtons et d'être obligés de demander notre chemin à nos boîtes d'allumettes. Je pris congé de l'Empereur et de l'Impératrice, qui répondirent très gracieusement à mes témoignages de respect. Je repris mon coupé. J'enfermai dans ma cantine le malencontreux habit qui devait devenir la proie des mites, et, le lendemain, je roulais en chemin de fer vers Nancy, où j'étais impatientement attendu, tout surpris de faire, en moins de huit heures,

un trajet qui m'en avait demandé quarante-huit, à mon dernier voyage.

Au retour, j'allai m'embarquer au port de Cette, et j'eus pour compagnons de voyage deux jeunes officiers à qui l'avenir réservait une belle carrière militaire. L'un était un sous-lieutenant de grenadiers qui devait mourir encore jeune, après avoir exercé tous les pouvoirs civils et militaires, au Tonkin. C'était déjà un brillant soldat plein du sentiment de sa valeur et de confiance en soi-même. Il s'appelait de Courcy. L'autre était un capitaine d'état-major qui allait rejoindre, à Sétif, le général Maissiat, dont il venait d'être nommé l'aide de camp. Il devait se faire une grande réputation en Algérie, dans le gouvernement des indigènes, et acquérir, par la conquête de la Tunisie à laquelle il prit une part capitale, le privilège si envié d'être maintenu sans limite d'âge en activité de service, c'est-à-dire dans la première section du cadre de l'état-major général. Il s'appelait Forgemol.

En arrivant à Alger, je me rendis chez le Gouverneur général pour prendre ses instructions, avant de retourner à mon poste. Je le trouvai inquiet et fort impatient d'en finir avec une agitation nouvelle, entretenue dans nos tribus sahariennes par la présence, à Ouargla, de notre agaçant vaincu de Laghouat, le chérif Mohammed-ben-Abdallah. « Enfin, s'écriait-il, il est inconcevable de penser que nos tribus soumises sont sans cesse exposées aux razzias de l'ennemi, et que nous sommes dans l'impuissance de le razzier à son tour.

— Mon général, répondis-je, c'est cependant bien simple. Admettons, en principe, que les partisans de tout chef indigène qui lève l'étendard de la révolte ont pour eux les sympathies secrètes ou déclarées de la plus grande partie de la population, parce qu'ils représentent à ses yeux, sinon l'indépendance, du moins la

haine de l'étranger et le sentiment religieux. Nous ne pouvons pas lancer sur eux les contingents auxiliaires de nos tribus, tout seuls, et sans les accompagner pour les forcer à se battre, car, autrement, placés entre l'obéissance qu'ils nous doivent et les répugnances que leur inspire une lutte en somme fratricide, ils se contentent d'un simulacre de guerre et ne s'engagent jamais à fond, ainsi que l'a prouvé l'exemple de Si-Chérif-Bel-Arch, un guerrier renommé pourtant, un ancien lieutenant d'Abd-el-Kader, envoyé à la tête de ses Oulad-Nayl contre les Larba révoltés, et se laissant battre, ou plutôt ne voulant pas forcer de fidèles musulmans à s'exterminer entre eux, au profit du chrétien. Eh, mon Dieu ! il ne faut pas leur en vouloir. Mettons-nous à leur place ; nous ferions comme eux. Dans ces conditions, voici ce qui arrive : cinq cents insurgés partent à fond de train d'Ouargla contre une de nos tribus, montés sur leurs rapides méharis. Il n'en arrive que deux cents, je suppose. C'est suffisant pour saccager la tribu surprise par cette attaque soudaine. Les trois cents guerriers qui sont restés en route sur leurs bêtes épuisées n'ont rien à craindre ; ils se reposent et rappellent tranquillement l'un après l'autre. Pour nous, c'est une autre chanson. Il nous faut faire soutenir, par une colonne française, nos auxiliaires, parmi lesquels il y a toujours des faux frères décidés à prévenir l'ennemi. Puis, nous ne pouvons pas dévorer l'espace, comme le font sans danger les insurgés, parce qu'il nous est interdit de laisser en arrière tous ceux des nôtres qu'épuiserait une marche trop rapide. Si nous partons cinq cents, il faut que nous arrivions cinq cents, car tous les traînards courent risque de la vie, et leurs têtes coupées, transportées comme des trophées de victoire, transformeront moralement nos succès en désastres. Nous ne pouvons donc obtenir ni le secret, ni la rapidité. Or, sans le secret

et la rapidité, une razzia sur les insurgés est impossible.

— Alors vous pensez, me dit le général, que nous devons rester inactifs dans nos postes-frontières et avouer ainsi notre impuissance ?

— C'est parce que je ne le pense pas que je ne cesse depuis si longtemps, monsieur le Gouverneur, d'insister auprès de vous pour obtenir l'autorisation de faire un nouveau pas dans le Sud.

— Eh bien, oui. Dites-moi comment vous comprendriez une nouvelle expédition.

— Il s'agirait, pour me servir d'une image qui rendrait bien ma pensée, de jeter dans le Sud un grand coup d'épervier, en faisant sortir simultanément de tous nos postes-frontières de petites colonnes mobiles, qui soutiendraient et surtout surveilleraient nos goums lancés au loin, en avant, et forcés d'agir réellement. Les points où l'on peut rencontrer les insurgés sont connus et pas très nombreux : ce sont ceux où se trouve de l'eau. Il est possible, probable même, que les insurgés, en voulant éviter une de nos colonnes, tomberont sur une autre et éprouveront ainsi quelques gros échecs qui les rendront plus sages. En tout cas, on leur prouverait qu'on peut aller les chercher aussi loin qu'ils voudront. Et puis, il faut compter avec les passions humaines, avec les intérêts. Pour tout Arabe intelligent, Mohammed-ben-Abdallah n'est qu'un charlatan. Pour d'autres, il n'est qu'un fléau qui a attiré sur eux la guerre et la ruine. Je suis convaincu que si, après la prise de Laghouat, on eût fouillé immédiatement les jardins de l'oasis, il nous eût été livré mort ou vivant. Qui sait si le hasard ne le jettera pas entre nos mains ? »

Le général Randon resta songeur, et je respectai son silence. Nos pensées s'envolaient, pour ainsi dire, côte à côte vers les mystères du Sud, vers Touggourt, Ouargla, El-Goléah, vers ces contrées qui nous semblaient

plus éloignées, plus inaccessibles que nous le paraissent aujourd'hui Figuig, le Tafleck, le Touat. Enfin, comme sortant d'un songe, il m'envoya chez son directeur des affaires politiques, le colonel de Fénélon, pour compléter les renseignements que j'avais à fournir.

Et bientôt, je repris la route de Laghouat où j'avais hâte d'arriver. Je fis escale cependant un jour à Boghar, afin de décider le capitaine Vincent à accepter le poste de chef du génie à Laghouat qu'on lui avait offert. Les deux forts Bouscaren et Morand allaient être terminés, mais il restait encore là-bas, après le départ du capitaine Marin, leur constructeur, de quoi occuper l'activité et l'ingéniosité d'un officier que j'avais vu à l'œuvre et qui savait tirer quelque chose de presque rien.

La fibre paternelle me fixa aussi quelques instants à Moudgebeur, auprès de mon cher ancien escadron, que j'eus la joie de voir installé, sinon somptueusement, au moins commodément dans la smala de mon invention, qui n'avait rien coûté à personne. Tout le monde dans l'escadron était enchanté, sauf toutefois les officiers français, qui s'ennuyaient ferme dans cette vie solitaire et inoccupée. Si on a renoncé plus tard à ce système, c'est que les officiers des smalas, dans cette existence pénible, se livraient à des excès et contractaient des goûts déplorables. On aurait pu remédier à cet inconvénient en choisissant intelligemment ces officiers, au lieu de les désigner aux hasards de l'avancement.

Je fis le voyage de Boghar à Laghouat avec un jeune seigneur anglais qui s'appelait, je crois, lord Landborough. C'était un des premiers touristes qui s'aventuraient dans l'extrême Sud. C'était un sportsman très aimable et très vigoureux, un compagnon charmant, toujours gai et content de tout. Il s'était imaginé, probablement, qu'il trouverait sur la route bon souper, bon gîte et le reste, car il était parti à cheval, suivi de son domestique, sans se prémunir d'aucune espèce de pro-

vision. J'y pourvus, et je m'arrangeai pour qu'il pût aller de Laghouat à Biskra, par une route que n'avait encore foulée aucun amateur. En me quittant, il me fit cadeau, comme souvenir, d'un revolver américain que j'ai encore, et qui était un des premiers modèles de cette arme, d'invention alors récente.

En arrivant à mon poste, j'y trouvai toutes choses dans l'état où je les avais laissées, sauf cette aggravation pourtant, que le capitaine Galinier avait été forcé de prendre, avec la colonne mobile, position à une quinzaine de lieues au sud-est, aux puits d'Oglat-el-Médaguin, afin de couvrir, bien imparfaitement d'ailleurs, nos tribus sahariennes pour qui le moment de prendre leurs campements d'hiver était arrivé. Ce mouvement et les rapports du capitaine me confirmèrent dans l'idée qu'il fallait passer de la défensive timide à une vigoureuse offensive, si nous ne voulions pas perdre notre prestige et les fruits de nos succès.

D'ailleurs, ma conversation récente avec le Gouverneur général me donnait à penser qu'il allait bientôt me lâcher la bride, et j'attendais avec impatience qu'il m'envoyât des instructions.

Elles arrivèrent en effet, mais fort vagues. Le général Randon se bornait à informer le général Camou qu'il avait ordonné, dans la province de Constantine et dans celle d'Oran, de faire sortir trois petites colonnes mobiles destinées à appuyer un mouvement en avant des nombreux goums de leurs cercles. Une colonne devait s'avancer de Biskra jusqu'en vue des premières oasis de l'Oued-R'ir; une seconde, de Bouçaâda jusqu'à un point nommé Lekaz, où l'on était certain de trouver de l'eau, et une troisième, de Tiaret jusqu'aux ksour qui environnent Géryville.

Le général ajoutait, j'appuie sur ce texte : « Je comprendrais que la colonne de Laghouat fit quelque chose d'analogue. »

Revolver

Je pris mes cartes et je cherchai l'analogie. Je constatai bien vite que chacune des trois colonnes mobiles faisait entre quarante et cinquante lieues, dans la direction du Sud, et je me dis : « C'est très bien ; j'en ferai autant. »

Ma colonne mobile fut prête en un tour de main. Elle se composait de cinq cents hommes d'infanterie (zouaves, 60° de ligne, bataillons d'Afrique, tirailleurs indigènes) et de cent vingt chevaux (chasseurs d'Afrique et spahis). J'assignai comme point de rassemblement aux goums peu nombreux, mais bien choisis et bien commes, des Larba et au Maghzen de Ben-Aouda et de Boudissah les puits d'Oglat-el-Médaguin. Je n'oubliai pas, bien entendu, mes bons chameaux que je m'applaudissais d'avoir tant soignés, car je leur destinais un rôle qui, dans ma pensée, était capital : le transport de l'eau à boire. Cette eau était enfermée, non dans des outres qui se prêtent trop à l'évaporation, mais dans des tonnelets que j'avais fait acheter, en nombre considérable, et qui faisaient partie du matériel de l'équipage. Je quittai Laghouat, plein d'un entrain que je croyais voir se refléter dans les yeux brillants de mes soldats. J'y laissais une garnison de trois cents hommes, deux forts imprenables pour les Arabes. J'étais donc bien tranquille de ce côté.

Quand la colonne fut sortie de l'oasis et arrivée au bord du désert qui paraissait sans limites, j'étais encore le seul à connaître le but que je m'étais assigné. Je fis faire halte. Je massai tout mon monde.

« Mes enfants, criai-je de toute la force de mes poumons, nous allons au M'zab. En avant ! »

Et nous partîmes en chantant.

## IV

## AU M'ZAB

Les Mozabites. — Mes tonnelets. — Marche joyeuse. — Un coup de caveçon. — Fausse manœuvre. — Un autographe. — Histoires de femmes. — Singulier candidat. — Les puits artésiens. — Amende honorable. — Les zéphyr. — Deux meurtres. — Un dispensaire. — Officier de la Légion d'honneur.

Prenons, si vous le voulez bien, une carte de la géographie de l'Afrique ; non pas une de celles de mon temps, où cette espèce de cœur immense que dessine le continent africain ne portait des noms que sur sa bordure, alors que tout l'intérieur était en blanc ; mais une planche des excellents atlas édités par Hachette ou par Colin, où les résultats de toutes les explorations sont mis à jour. A environ quarante-cinq lieues au sud de Laghouat, en obliquant un peu vers l'est, on peut lire ce mot : M'zab. Qu'est-ce que c'est que le M'zab ? C'est une sorte de dépression, de large vallée de sable, vallée sans rivière, mais non tout à fait sans eau. Dans cette région du Sahara, les rivières à courant continu n'existent pas. Cependant, il faut bien que les eaux s'écoulent, après des pluies quelquefois abondantes, mais le lit qu'elles se sont creusé ne les retient pas longtemps. Une partie disparaît par l'évaporation, une autre partie s'enfonce dans le sable et se répand en nappes souter-